

Expositions Temporaires

ENTRE VALLÉE DU RHÔNE ET DENTELLES DE MONTMIRAIL

Porté par la volonté des vignerons de Gigondas, le Cheminement de sculptures donne à voir, comme chaque année depuis quinze ans, de nouveaux artistes, entre vallée du Rhône et Dentelles de Montmirail.

On monte au village et on laisse sa voiture sur la place. Puis on s'achemine lentement vers l'Eglise qui nous attend au sommet des marches.

Echoué sur le parvis, un oursin blanc de Georges Guye se détache sur le bleu azur du ciel et rappelle qu'il y a quelques millions d'années l'eau submergeait la plaine que l'on contemple. Dans notre dos, sur une placette, une modeste cabane grise de Raymond Galle profite de l'ombre d'un murier plusieurs fois centenaire. Elle signifie une présence humaine, mais laquelle ? Plus loin les échelles de tissus de Ellen Rouppe lancées du haut des remparts, posées contres les murs des Hospices, des mains agrippées aux seuils des fenêtres évoquent la fuite, le goût, l'envie, le besoin d'aller voir ailleurs. En contrebas, les sculptures évidées d'Andrès Blume donnent des pistes au visiteur auquel il laisse le soin de construire mentalement les volumes. Au terme du cheminement extérieur, un orme sec, contaminé, du même Raymond Galle, git sur un lit de pierres et dit ce qui a été et qui n'est plus.

Dans les Hospices, les curieuses machines industrielles de Pierre-Gilles Chaussonet nous attendent. Elles sont là, sans fonction apparente si ce n'est pour l'esprit. On se retourne et l'on aperçoit dans le théâtre de verdure, une brochette de rugbymen, disposés comme des personnages de baby-foot et séparés par des tranches de tomates, de poivrons et d'oignons, une facétie de George Guye. Dans la salle du fonds, l'univers blanc de René Guiffrey se déploie en silence.

L'envie de rester sur ce site et de ne plus en partir nous envahit.



Oursin, Georges Guye

Olivia Gazzano

Cheminement de sculptures, les Hospices, 84190 Gigondas. Tél. 04 90 65 80 76. Ouvert tous les jours en juillet et août, de 10h30 à 13h et de 15h30 à 19h. Pour les autres mois de l'année : consulter le lieu. Renouvellement des sculptures chaque mois de novembre. Accès direct en voiture par le parking au-dessus de l'église.

GEORGES GLASBERG "TU DIRAS QUE JE T'AI FAIT RÊVER !"



Ce jour-là, nous avons rendez-vous chez lui, à Oppède. Il préparait dans l'enthousiasme, avec Annie Montagard, l'exposition « Le bois sacré de Bomarzo ». L'œil pétillant, il m'attendait, prêt à tirer de son chapeau des anecdotes et des confidences. Georges, éternel séducteur. « Ces photos-là, je ne les ai jamais exposées », me dit-il. « Je voulais les présenter dans un jardin ». Le jardin dans un jardin, idée poétique, clin d'œil à la Glasberg. Depuis, les vues de Bomarzo, ce parc italien peuplé de sculptu-

res étranges qu'il photographia à l'état quasi-sauvage dans les années 50, ont pris place au jardin de la Maison de la truffe et du vin à Ménerbes. Un jeu de miroirs où photos et réalité se répendent.

Georges Glasberg n'est plus là pour s'y balader, son Rolleiflex en bandoulière. Il s'en est allé chercher là-haut un angle de vue insolite, et sans doute séduire les nymphettes célestes. C'est pourtant lui - l'un des derniers portraits de lui, pris en ces lieux même - qui nous accueille, nous emmène apprivoiser les monstres de pierre de Bomarzo, contempler l'Hercule déchirant une femme nue, entrer dans la bouche béante de l'ogre, ou escalader les courbes généreuses d'une géante alanguie. « J'ai souvent pris des risques, et ce n'étaient pas toutes des géantes ! », disait-il en riant. Puis il vous entraînait, d'un souvenir à l'autre, rencontrer Dali à Cadaquès, arpenter les rues chaudes de Paris avec Michel Simon, voir de près les beaux yeux de Michèle Morgan, fréquenter le Montmartre nocturne en compagnie de Pierre Brasseur, Dimey et bien d'autres. Ce faisant, l'œil en coin, il guettait le sourire sur vos lèvres, pour l'attraper dans son filet à papillons où dormaient encore mille photos à faire. Il s'en amusait, heureux. Interrogé sur la lumière idéale pour photographier la sculpture, il répondait, ravi de son effet, en contemplant les cheveux frisés de son interlocutrice : « La lumière frisante ! ». Et comme l'après-midi, d'une confidence à l'autre, déclinait doucement : « Tu diras que je t'ai fait rêver ! », lâchait-il pour conclure cette dernière interview.

Une petite phrase qui résume bien le travail de ce « photodidacte » capteur de rencontres inattendues, guetteur des surprises du quotidien, de ces étincelles fugaces que produisent parfois les choses de la vie quand elles s'entrechoquent. Allez vous balader cet été, avec lui, côté jardin. A coup sûr, il vous fera rêver...

Carina Istre